

# La nature conceptualisée

**Q**uelles sont les connaissances naturalistes des citoyens français d'aujourd'hui ?

C'est l'une des questions auxquelles nous avons cherché à répondre. Pour cela, nous avons présenté aux personnes interrogées une série de planches en couleur comportant les images de 15 taxons très présents dans le secteur géographique de l'étude [voir encadré page 5]. Il était demandé aux usagers d'identifier ces taxons. Une première lecture des résultats a consisté à dénombrer, pour chacun des 15 taxons proposés à l'identification, les dénominations correctes, l'absence de dénomination, les dénominations erronées et les dénominations sous forme de paraphrases. Par dénomination correcte, nous entendons une dénomination qui reprend le terme français le plus commun désignant le genre du taxon considéré. Dans le cas présent, il s'agissait typiquement de chêne, laurier, marronnier, orme et if pour les arbres, de sureau, pissenlit, cyclamen, fougère et digitale pour la flore arbustive et herbacée, d'étoourneau, de tourterelle, de rouge-gorge, de merle et de pinson pour les oiseaux. Nous avons bien entendu compté comme correctes les dénominations plus précises, indiquant non seulement le genre mais aussi l'espèce (ainsi 15 personnes ont parlé de « laurier-palme », 3 de « sureau noir », 1 de « fougère aigle », 3 de « digitale pourpre », 2 de « tourterelle turque » et 1 de « pinson des arbres »). Mais nous avons également considéré que la dénomination était correcte dans quelques rares cas où les personnes ont hésité entre deux noms, dont le bon (2 fois « châtaigner ou marronnier », 2 fois « lupin ou digitale »). Enfin nous avons considéré comme corrects les cas suivants (1 fois « palme » pour le laurier-palme, 1 fois « fougère arborescente » pour la fougère, 1 fois « dents du diable » et 1 fois « clochettes du diable », deux appellations vernaculaires, pour la digitale).

Le tableau page suivante donne les résultats bruts pour chacune des trois catégories de taxons.

On constate que le chêne est très bien reconnu et dénommé. Une majorité des

répondants reconnaît et dénomme aussi le marronnier. Le laurier-palme, en revanche, n'est dénommé que par moins de la moitié des répondants. Quant à l'if et à l'orme, ils ne sont reconnus que par quelques rares personnes. Il faut remarquer ici le grand nombre de dénominations erronées pour le marronnier. Il s'agit le plus souvent dans ce cas de la dénomination

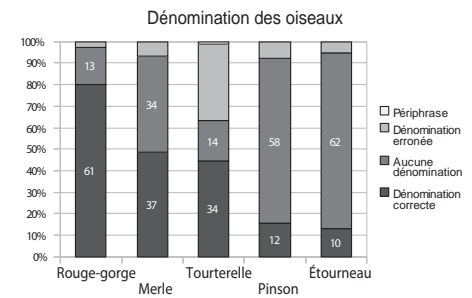
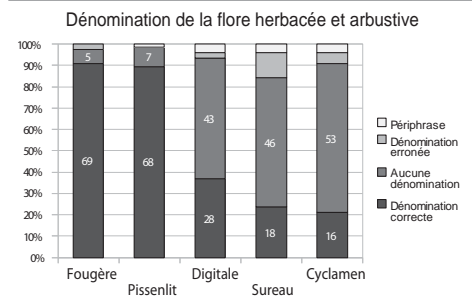
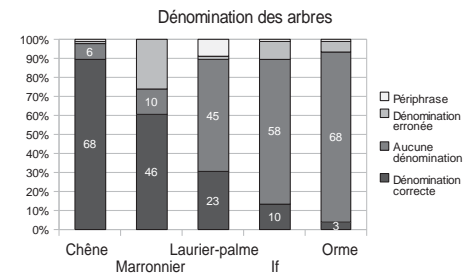


J.-M. Le Bot

**Sous-bois avec fougères  
(La Gournerie, Saint-Herblain)**

	Chêne	Laurier-palme	Marronnier	Orme	If
Dénomination correcte	68	23	46	3	10
Aucune dénomination	6	45	10	68	58
Dénomination erronée	1	1	20	4	7
Périphrase	1	7	0	1	1
	Sureau	Pissenlit	Cyclamen	Fougère	Digitale
Dénomination correcte	18	68	16	69	28
Aucune dénomination	46	7	53	5	43
Dénomination erronée	9	0	4	2	2
Périphrase	3	1	3	0	3
	Étourneau	Tourterelle	Rouge-gorge	Merle	Pinson
Dénomination correcte	10	34	61	37	12
Aucune dénomination	62	14	13	34	58
Dénomination erronée	4	27	2	5	6
Périphrase	0	1	0	0	0

« châtaigner » (16 fois sur 20). Dans le domaine de la flore herbacée, la fougère et le pissenlit sont très bien connus et dénommés. La digitale, bien que très commune, n'est nommée correctement que par moins de la moitié des répondants. Le sureau et le cyclamen sont les deux plantes arbustives ou herbacées les moins bien reconnues. Mais le nombre de dénominations erronées est significatif pour le sureau et ces dénominations ne sont pas complètement aléatoires (il s'agit 4 fois de « myrtille », 4 fois de « cassis » et 1 fois de « groseilles », dénominations qui font bien sûr référence aux baies). Enfin, dans le domaine des oiseaux, le rouge-gorge est de loin l'espèce la mieux reconnue, ce qui confirme un résultat déjà obtenu dans une enquête précédente (Le Bot et Sauvage, 2008 & 2011). Le merle, la tourterelle et le pinson viennent ensuite, qui ne sont correctement dénommés que par moins de la moitié de l'échantillon. On note le nombre important de dénominations erronées dans le cas de la tourterelle. Comme on pouvait s'y attendre, il s'agit le plus souvent dans ce cas de la dénomination « pigeon » (22 occurrences) mais aussi de « colombe » (5 occurrences). On note également que le pinson est fréquemment reconnu comme une « mésange » (5 occurrences). Enfin, l'étourneau est l'oiseau le moins reconnu de notre échantillon, ce qui confirme encore une fois des résultats précédents (Le Bot et Sauvage, 2008 & 2011). Il y a peu d'erreurs de dénominations dans son cas : il semble le plus souvent ne pas



être reconnu du tout. Ces résultats sont repris dans les graphiques page précédente.

Une autre manière de regarder les résultats en matière de connaissances naturalistes des personnes interrogées est de s'intéresser aux différents scores de dénomination correcte des taxons. Le nombre de personnes pour les différents scores est donné dans les graphiques ci-dessous (les scores figurent en abscisse, le nombre de personnes en ordonnée).

Ce décompte permet de calculer des scores moyens de dénomination correcte. La moyenne globale est de 6,62 taxons correctement dénommés sur 15. Seules 2 personnes ont pu dénommer correctement les 15 taxons. Les moyennes pour les trois catégories sont respectivement de 1,97 sur 5 (arbres), de 2,62 sur 5 (flore herbacée et arbustive) et de 2,03 sur 5 (oiseaux). 36 personnes font mieux que la moyenne pour l'ensemble des taxons (45 pour les arbres, 33 pour la flore herbacée et arbustive, 28 pour les oiseaux).

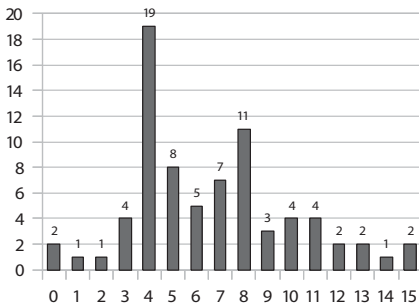
De façon assez prévisible, les personnes qui ont les meilleurs scores de dénomination sont également les plus capables de préciser quelques caractéristiques ou



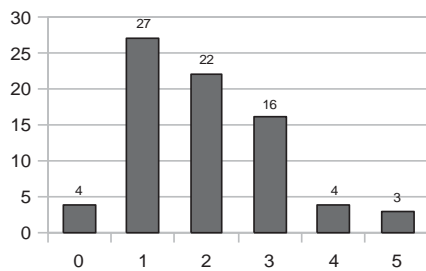
J.-M. Le Bot

**Apprendre à reconnaître les oiseaux (Bréquigny, Rennes)**

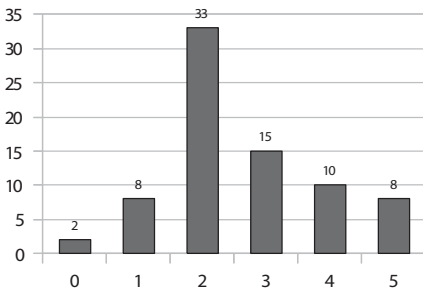
Scores de reconnaissance des taxons



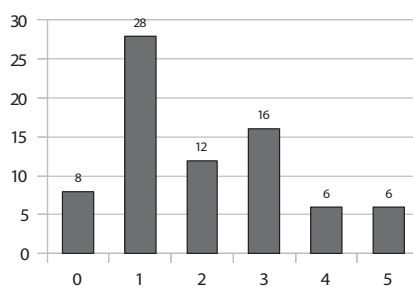
Scores de reconnaissance des arbres



Scores de reconnaissance de la flore herbacée et arbustive



Scores de reconnaissance des oiseaux







J.-M. Le Bot

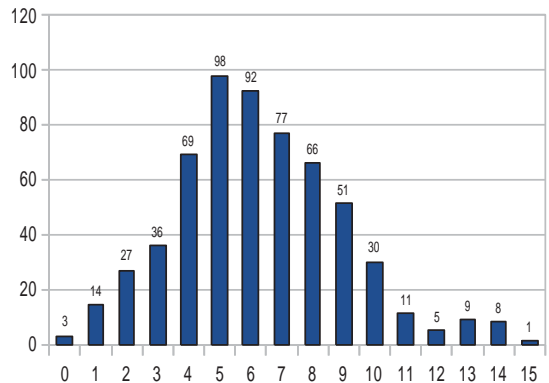
### Apprendre à reconnaître la flore (Brequigny, Rennes)

usages de ces taxons. Chez ces personnes, les baies de sureau, par exemple, sont reconnues comme comestibles, généralement préparées sous forme de jus, de gelée ou de confiture. Le pissenlit, jamais caractérisé comme « mauvaise herbe » mais plutôt comme « fleur champêtre », est aussi très souvent défini comme comestible, à préparer en salade. Les cyclamens sont reconnus comme des fleurs ornementales souvent vendues en jardinerie, mais également associées à leur environnement naturel de sous-bois. La digitale est définie comme toxique, mais est aussi repérée par certaines personnes comme plante médicinale utilisée en cas de troubles cardiaques. Le laurier-palme est fréquemment associé à son usage comme haie dans les lotissements. Nos collègues écologues, qui le classent parmi les plantes invasives, souhaitent savoir s'il est également reconnu comme tel par les non-spécialistes. Cela ne semble pas être le cas puisque seules deux personnes, dans notre échantillon, l'ont caractérisé comme « invasif ». Or ces deux personnes étaient l'une naturaliste, l'autre paysagiste, et ont donc pu mobiliser pour cette réponse un savoir naturaliste relativement savant. L'orme, on l'a vu, est très peu reconnu et dénommé. Mais quatre personnes, après qu'il ait été dénommé par l'enquêtrice, ont su dire qu'il

a été atteint d'une maladie qui l'a presque fait disparaître du paysage français. Quand une caractéristique a été associée à l'if, il s'est agi de sa toxicité. Il a également été associé aux cimetières par une personne. Enfin, on constate que très peu de caractéristiques particulières ont été associées aux oiseaux. On remarque seulement que parmi les rares personnes ayant reconnu l'étourneau, quelques-unes ont mentionné sa forte présence en ville et les nuisances que cela entraîne. On peut ajouter que ces quelques savoirs associés principalement à la flore herbacée ou arbustive relèvent plus du « sens commun » et des « idées reçues » que d'un savoir véritablement ancré dans une pratique. Ainsi, si les confitures de sureau ou les salades de pissenlits sont mentionnées, c'est le plus souvent par oui-dire ou du fait de souvenirs de famille. Quelques très rares personnes, toutefois, parmi celles que nous avons interrogées préparent réellement des salades de pissenlits ou de la confiture de baies de sureau.

En bons sociologues enfin, nous nous sommes intéressés à la façon dont ces connaissances naturalistes variaient selon les caractéristiques sociales des personnes interrogées. Une enquête par questionnaire complémentaire, portant sur un échantillon de 597 personnes, interrogées dans les mêmes parcs de mai à juillet 2011, a été spécialement réalisée pour cela. Le questionnaire, qui reprenait les planches de taxons que nous avons déjà présentées (15 taxons donc), a permis de calculer de nouveaux scores de reconnaissance pour un échantillon plus important d'usagers des parcs [graphique ci-dessous].

Score de reconnaissance des taxons Effectifs pour chaque score



Le score médian est de 6 taxons reconnus (pour une moyenne de 6,27). On voit que peu de personnes sont capables de reconnaître plus de 10 taxons sur les 15, malgré le caractère commun des espèces retenues. Les résultats sont cohérents avec ceux obtenus lors des entretiens. Mais l'intérêt de ce questionnaire complémentaire était surtout de pouvoir croiser ces scores avec les caractéristiques sociales des personnes : sexe, âge, niveau de diplôme, catégorie socio-professionnelle (PCS), origine rurale ou urbaine, type d'habitat (en zone urbaine ou rurale). Pour effectuer ces croisements, nous avons regroupé les scores en deux grandes catégories (inférieur ou égal/supérieur à la médiane). Il s'avère au final que seul l'âge est corrélé de façon significative avec les scores de reconnaissance [graphique ci-contre]<sup>2</sup>. Les plus jeunes sont sur-représentés parmi ceux qui ont un faible score ; inversement, les plus âgés sont sur-représentés parmi ceux qui ont un score élevé (supérieur au score médian). On peut en conclure qu'un travail important reste à faire en faveur de la connaissance naturaliste chez les jeunes urbains.

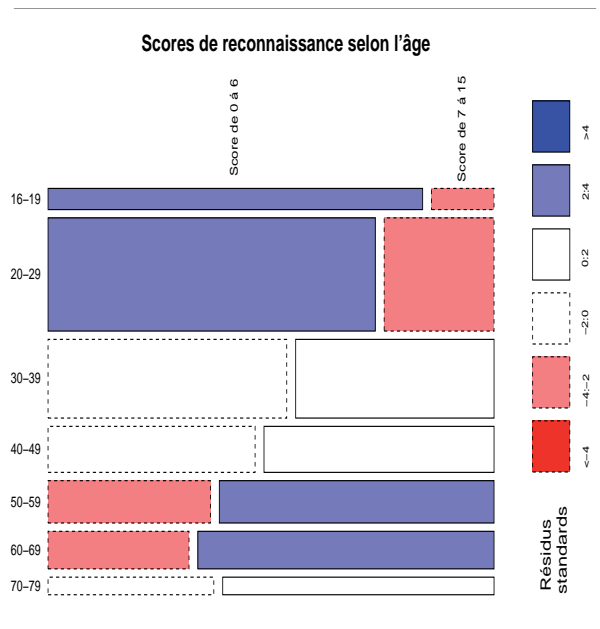
Nous venons de voir que les connaissances naturalistes des citoyens sont généralement très limitées. Ces citoyens distinguent bien moins de taxons que ne le feraient des naturalistes professionnels ou amateurs éclairés. Ils distinguent bien moins de taxons que ne le faisaient les Hanunóo, un peuple des Philippines qui a fait l'objet, dans les années 1950, de travaux devenus classiques en ethnobotanique (Conklin, 2007), bien moins de taxons encore que les peuples Amérindiens étudiés par Claude Lévi-Strauss (1962) ou les pêcheurs bretons qui ont fait l'objet des enquêtes d'ichthyonymie d'Alan Gwengog Berr dans les années 1960 (Berr, 1973 ; Le Berre et Le Dù, 2009). Nos enquêtes confirment ainsi ce que pouvait dire Nathalie Blanc sur la faible connaissance du vivant végétal ou animal qu'ont la plupart des citoyens nés en milieu urbain et sur la pauvreté de leur lexique dans ce domaine (Blanc, 2000, p. 115). Mais ces citoyens n'en font pas moins quelques distinctions attestées par des différences lexicales. Nos enquêtes le montrent également. Ainsi, même quand ils n'ont pas pu donner la « bonne » dénomination,

nous les avons vu émettre des hypothèses en se basant sur différents indices perceptifs :

[Image du chêne avec ses fruits] : « C'est un noisetier. – Mais non, c'est un chêne. – Ah, oui, c'est un chêne, j'ai regardé trop vite » (H, 16 ans). « Les glands, mais je ne sais pas l'arbre » (F, 23 ans).

[Image du marronnier avec ses fruits] : « Un noisetier... ah, non, c'est des marrons, donc c'est un marronnier » (H, 16 ans). « C'est des marrons, donc l'arbre c'est un châtaigner » (F, 42 ans)

[Image du merle] « Le 4, c'est pas une corneille, un truc comme ça ? » (H, 16 ans).



**Chaque rectangle représente une case du tableau résultant du croisement des deux variables. La superficie de chaque rectangle est proportionnelle aux effectifs dans l'échantillon (il y a beaucoup de 20-29 ans dans notre échantillon). Les cases en rose indiquent une sous-représentation par rapport à l'hypothèse d'indépendance, les cases en bleu une sur-représentation. Le graphique présente une structure en chiasme caractéristique : les scores augmentent avec l'âge (les jeunes sont sur-représentés parmi ceux qui ont un faible score).**

2 - Il n'y a pas de corrélation significative avec les autres variables. Le fait d'être homme ou femme n'influence pas les scores. Quant aux variables diplôme, PCS, etc., leurs « mailles » sont trop larges pour que l'on puisse observer une corrélation : c'est la méthode plus qualitative de l'entretien semi-directif, en permettant de retracer les histoires de vie, qui permet du même coup de comprendre pourquoi certaines personnes ont des connaissances naturalistes plus importantes que d'autres.

[Image d'un if] « Ressemble à du pin, on dirait un conifère » (H, 22 ans).

[Image de sureau] « Le 1 ce n'est pas des myrtilles ? Un truc comme ça ? C'est rouge... » (H, 16 ans) « Le 1 ressemble à des groseilles, mais c'est pas ça. » (H, 22 ans). « Ça, ma mère elle fait des confitures avec, c'est pas des morilles ? Ah bon, du sureau. C'est du boulot, il paraît qu'il y a du poison avec. Il faut faire le tri avec le grain, tout ça » (F, 42 ans).

Bien que ces personnes ne donnent pas la « bonne » dénomination, on observe que les réponses ne sont pas faites au hasard. Dans le dernier cas, il y a d'abord la reconnaissance d'une utilité (faire des confitures). Mais il y a aussi possiblement un effet de confusion dû à une ressemblance phonétique (« morille » au lieu de « myrtille », en sachant que le sureau a très souvent été appelé « myrtille »). Le fait, très fréquent, de dire « châtaigner » au lieu de « marronnier » n'est pas non plus un effet du hasard : on reste bien dans le même champ sémantique, celui des « châtaignes » souvent appelées « marrons » quand elles sont grillées. Il en va de même quand la tourterelle est appelée « pigeon » et le cyclamen « pivoine » ou « crocus ». Bien que dans tous ces cas les enquêtés ne donnent pas la « bonne » appellation, leur réponse n'est donc pas dépourvue de pertinence sémantique. Dans d'autres cas, en l'absence de terme lexical précis, un taxon reconnu peut être désigné par une périphrase. C'est ainsi qu'une femme reconnaît bien la tourterelle mais la désigne comme « une mouette de terre » (F, 74 ans). Une autre ne donne pas le nom du laurier-palme mais peut dire que « c'est ce qu'il y a sur les haies de jardin » (F, 71 ans). Une autre encore reconnaît l'image des pissenlits, mais dit : « C'est des soucis. C'est une plante sauvage, mais je ne sais plus le nom » (F,

48 ans). D'autres chercheurs ont pu faire des observations similaires. Ainsi, sans rien connaître de *Prunus serotina* comme tel, les promeneurs qui l'ont remarqué en forêt de Compiègne l'ont désigné par une périphrase : « l'arbre qui est partout » ou « l'arbre qu'on trouve partout » (Dalla Bernardina, 2010 ; Javelle, Kalaora et Decocq, 2006). S'il est permis de citer sa propre expérience, l'un des auteurs du présent article avait de même été intrigué dès 1992 par la présence d'une plante inconnue près d'un passage à niveau, plante qu'il désigna longtemps pour lui-même d'une périphrase analogue (« la plante bizarre près du passage à niveau ») avant d'apprendre bien des années après qu'il s'agissait de la renouée du Japon (*Reynoutria japonica*). De même, il avait longtemps appelé « bibiches » (terme utilisé dans son milieu familial) une plante qu'il distinguait ainsi des autres avant d'apprendre qu'il s'agissait de l'herbe de la Pampa (*Cortaderia selloana*). On peut rapprocher cette observation d'autres réponses tirées de notre enquête :

[Image d'une digitale] « J'appelle ça les "clochettes du diable", ça a un autre nom, mais c'est celui qu'on donne dans ma famille, donc j'ai retenu celui-là. » (H, 22 ans). « Je n'ai pas le nom, mais mon père appelait ça du pétard. Vous enlevez la petite fleur, vous la pincez entre les deux pouces et ça claque. » (H, 41 ans).

Tous ces exemples montrent que l'on peut très bien avoir distingué ou repéré des éléments du vivant sans avoir de nom particulier pour les désigner. Même si la richesse du vocabulaire est un bon indicateur de la connaissance de la nature, sa pauvreté n'est donc pas nécessairement synonyme d'une égale pauvreté de la perception et de l'attention portée au vivant. ■